

## ÉTYMOLOGIES WALLONNES<sup>1</sup>

---

Les mots étudiés ici sont empruntés au patois de Couvin (dans le Sud-Ouest de la province de Namur), que j'ai su parler autrefois, ayant fait dans cette localité un séjour de dix ans. Mon choix a porté sur ceux qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire wallon de Grandgagnage, ou qui n'y ont pas reçu une solution répondant aux exigences de la philologie.

a.

*ādūjwè*, m., lieu dit où l'Eau-Noire entre en terre. Du verbe *s'ādūjī*, s'engouffrer. Ex. : *s'è drôlà k' l' ew s'ādūe*, c'est là que l'eau s'engouffre. *Induc(ere)-are*. Pour les transformations phonétiques, voyez la Note de M. Wilmotte<sup>2</sup>, §§ 14 et 31<sup>3</sup>. — *Orium* > *wè* est régulier : *mūewè*, mouchoir; *skāswèr* (littéral. *échassoire*, *ex-chasser-oria*), extrémité du fouet; *kabūlwè*, grande bouilloire.

Dans *Le Patois de Bourberain*, de M. Rabiet, p. 46 des tirés à part, on trouve *ādūzū*, avec le sens de creux dans lequel vient se perdre l'eau de pluie.

*ārōyī*, intr., mettre une besogne en train. Même source que l'anc. fr. *arroi*, appareil, train, équipage. Ces derniers mots forment *appareiller*, *entratner*, qui ont la même signification.

*astāpè* (s'), se lever tout d'une pièce. Germ. L'all. *stampfen* signifie frapper du pied, *das stampfen*, l'action de frapper la terre du pied; le néerl.

---

<sup>1</sup> [En accueillant ce travail, nous avons pris uniquement en considération l'intérêt que présentent des matériaux de première main. *La Réd.*]

|| <sup>2</sup> Note sur le patois de Couvin. Gand, Vanderhaeghen. || <sup>3</sup> Cf. en outre *plējt*, plaisir; *nōjèt*, noisette; *dīsèn*, dizaine.

dit de même *stampen*, trépigner. De cette source sont sortis le franç. *estamper* et l'ital. *stampare*, les vocables germaniques ayant aussi la signification de *presser*, *fouler* en général. Voy. Scheler, *Dict. d'étym. française*, s. v. *estamper*.

L'*a* initial correspond à *in*. Cf. *s' adyôkê* (*s'en-jucher*), se percher; *s' andyî*, s'ennuyer; *s' adûjî*, s'engouffrer (cf. supra); *s' âkrâmyî*, s'entortiller, s'emmêler (le néerl. a *kram*, crochet?).

*arô*, m., fourche recourbée pour tirer le fumier. Même rac., avec un autre suff., que le franç. *havet*, crochet. Le patois de Saint-Hubert appelle cet instrument un *krô* (croc).

## b.

*barê*, m., tombereau. A Namur, *barô*. Le franç. a *baroter*, *barotier*, voiturier, voiturier (non académiques), et *bard*, grande civière, dont le *d* est parasite. Tous ces mots sont germ. Voir Scheler, s. v. *bard*.

La finale *ê* équivaut à *oi* franç. Cf. *charroi*. Voir W., 12, et, en outre, cf. les mots suivants : *drê*, droit; *strê*, étroit; *frê*, froid; *sê*, soif; *rê*, roide; *tê*, toit.

Le nam. *barô*, au contraire, a le suff. *ottus*.

*bâwîwê*, intr., aboyer. Onomatopée.

*bêdô*, m., agneau, mouton. Je crois que ce mot a la même racine que le franç. *bedon*, homme gras, et *bedaine*. En effet, le liégeois appelle *bêdô* non seulement l'agneau, mais aussi un petit ver qui se trouve dans les noix, les poires, et qui est remarquable par sa circonférence ronde et dodue. (Voy. Defrecheux, *Faune wallonne*, p. 25). A cette famille, il me semble qu'on rattacherait encore, avec quelque apparence de certitude, le namurois *bôdên*, f., gras de la jambe, et *bôdêy*, f., femme courtaude et trapue.

*bêrô*, m., bélier. A Verviers, *bârâ*. L'espagnol a *marron*, le catalan, *marrâ*, même sens. Voir Diez, II, b, *marron*. Diez dit : « En portugais, *marrar*, frapper avec les cornes (se dit des boucs). Provenance latine et non ibérique, de *mas*, *maris* : Isidore, 12, 1, 11, remarque de même que le bélier ou le bouc s'appelle en Espagne *mas* (*mâle*) : *apud nos in gregibus mares dicuntur*; il entend par *grex* un troupeau de moutons ou de chèvres, v. 12, 1, 8. Le sarde appelle le bélier *mascu* (*masculus*). »

Le *b* initial est un traitement absolument anormal, en wallon, de *m* latine. Je l'ai relevé cependant dans trois prénoms, en liégeois : *mâgrît* ou *bâltî*, *mâjên* ou *bâjên*, *mâtÿs* ou *bâtÿs* (Marguerite, Marie-Jeanne, Mathias). Voy. Chaumont et Defrecheux, *Les prénoms liégeois*.

*bîstôkê*, tr., souhaiter la fête. A Liège, on dit *bûskêlê* ou *bûskêlê*. La pre-

mière des formes liégeoises permet, sans nul doute, de remonter comme le fait Grandg. (s. v. *b uscaiter*) à la racine, qui est le liégeois *büskê*, bouquet. Dans ces cérémonies intimes, en effet, les souhaits ne vont pas sans l'offre d'un bouquet. La déformation du mot couvinois semble déceler une importation. *Bouquet*, en tout cas, se dit, à Couvin, *bikê*, qui ne peut pas avoir produit *bistôkê*. Il eût donné *bikêtê*, *biktê*. Mais il n'est peut-être lui-même qu'un emprunt français, et, en réalité, il peut y avoir eu un mot plus ancien qui aurait produit *bistôkê*. La question est épineuse.

*bôyi*, intr., brailler, gueuler. Forme parallèle du franç. *bayer*, a.-franz. *baer*.

e.

*eādiy*, f., suée. *i s' a dōnê en eādiy*, il s'est fait avoir chaud, ε des patois wallons, excepté dans les mots empruntés au français comme *eāl*, Charles, répond toujours à *sc*; la gutturale simple donne *ɛy* devant *a*. On expliquera donc *eādiy* par *ex-cand(ere)-ita* (*échandie*, en francisant), littér. *échauffée*. *Se réchauffer* en couvinois est *sê reūdi* (*re-ex-candere*).

Le groupe *sc*, à Couvin, a deux traitements. On y dit également bien *dēēt* et *dēskêt*, descendre; *eūtê* et *āskūtê*, écouter; on y dit *ēdrê*, ébrécher (cf. franç. *escarre*); *eām*, escabeau (*scannum*); *ēōl*, échelle; mais *skōŋ*, écales (liég. *cōŋ*, *hāgnes* dans Grandg.); *ēskūp*, pelle (cp. franç. *écope*); *skāfyi*, écaler (cf. S., s. v. *escaignon*); *skürsyê*, tablier (a.-franz. *escorç*, *Dial. Gr. la pape*); *skāmyä* (cf. ce mot infra). Couvin est localité frontière pour le traitement de ce phonème. A Chimay, à trois lieues à l'ouest, vers le domaine picard, on a invariablement *sk*; à Mariembourg et à Olloy, à une lieue au nord et au nord-est, invariablement *ε*.

d.

*din!* appellation câline à une petite fille. *vnê*, *din!* venez, ma petite! Germ.? L'all. actuel a *Dirne*, jeune fille, servante. Quant à la chute de *r*, elle est régulière. Cf. Horn., *Zür Kunde der Neiw.*, 63. On dit *būs*, bourse; *dê tūn*, je tourne; *yūt* (*horrida*), sale.

*djêrà*, m., geai. C'est le nom propre *Gérard*. A Saint-Hubert, le geai s'appelle *ritsô* (Richard) et le matou, *mārki* (Marculphus).

*divižā*, *āt*, pointilleux, qui trouve défaut à tout. Le même que l'a.-franz. *deviser* (*divisare*), dont le sens fondamental est *détailler*. Le franç. *devis*, exposition, détail, est le subst. verbal de *deviser*.

f.

*fâyè*, faible, abattu, un peu malade. C'est une acception spéciale du mot *fâyî*, médiocre, de mauvaise qualité, qui manque de quelque chose; mot que connaissent un grand nombre de patois wallons. En namurois : *kên fâyîy gât !* quelle piètre chèvre ! Ce mot, me semble-t-il, est le même que le franç. *faillir*, manquer, que le v. franç. *faillie*, manque, faute, et que *défaillance*, dont le sens premier est *manquement* et qui conserve ce sens au moral. Le vieux franç. (Constans, *Chrestomathie, Jehan de Tuim*, XVIII, 150) a *failli de cuer*, littér., manquant par le cœur, mauvais, médiocre (sous le rapport du cœur).

Le wallon ne connaît pas l'*l mouillée* (*ly*), il remplace partout ce son par *y*. La finale de *fâyè* représente *-atum*.

*fûf*, f. pl., pièces de linge, hardes. Diez (II, b. *fofo*) rattache ce mot à l'espagnol et au portugais *fofo*, spongieux, mou; vénitien *fosfo*, essoufflé et lâche, mou; lombard *fofa*, frayeur (manque d'haleine, retenue du souffle); dial. de Côme *fofa*, quelque chose de mou; provençal moderne *refoufá*, être gonflé; il cite le mot du Hainaut et le champenois *foufe*, chiffé (c'est notre mot). Il croit cette racine identique au néerl. *pos*, soufflé, spongieux, verbe *possen*; nouveau haut-allemand *puffen* (normand *pouffe* = néerl. *pos*). *f* serait mis pour *p* par assimilation.

*frûmie*, f., fourmilière ou taupinière. En premier lieu, constatons, pour plus de clarté, que ce mot a dû désigner d'abord la fourmi. C'est encore ainsi que cet animal est nommé dans des patois de la province de Namur (*frûmie*, *frûmie*, *frûmie*); à Mons (*fûrmie*); à Liège (*frûmiç*, *frûmiç*), comme on le voit dans Defrecheux, *op. cit.*, pp. 96 et 97. Il n'est pas rare, en effet, de voir le nom d'un animal passer au lieu, à l'endroit que celui-ci habite. A Seraing (Horning, p. 496), *pôyô* désigne un nid rempli de poussins, tandis que, dans la plupart des patois, il ne signifie qu'un petit poulet (de *pulla* qui donne *pôy*, poule + *onem*). Defrecheux, p. 182, ne mentionne même que le sens de poussin. De même, *môc* (mouche), en Ardenne, signifie à la fois abeille et ruche. *d'y' à ôtâ n' môc*, j'ai autant de ruches, dira un paysan. Voy. Defrecheux, p. 144.

Les nombreuses variantes énumérées plus haut, qui nous restent du mot, permettent de donner de celui-ci une explication étymologique vraisemblable. Dans la province de Namur, on trouve *frûmie* à côté de *frûmie*. Rien ne s'oppose, me paraît-il, à ce qu'on regarde le premier comme issu du second par assimilation de la voyelle initiale à la voyelle tonique comme dans *sauvage* (= *salvage*), de *silvaticum*; *manatse* (Sainte-Eulalie), de

*minatiās*; *balance*, de \**bilanciam*. (Cf. *Gr. des lang. rom.*, de M. W. Meyer, trad. de M. Rabiet, I, 304).

D'autre part, si l'on rapproche la forme *frimüe* de la forme liégeoise *frümüç*, on constatera sans peine que la première peut s'expliquer comme un produit de la seconde par voie de *métathèse réciproque*. Voy. sur la transposition réciproque M. Meyer, *op. cit.*, p. 326. Exemple français : *moelle*, de *meolle* (*medulla*).

Toutes les formes que nous avons énumérées peuvent donc se tirer de la forme *frümüç*, à la suite d'une métathèse et puis d'un phénomène d'assimilation, et par là on est fondé à croire que celle-ci est la forme primitive.

Or, cette forme se tirera aisément du thème *formica*, réserve faite, toutefois, de son final *ε* (ou *ç* liégeois) qui offre une difficulté. Il ne peut provenir, en effet, du *c* de *formica*, qui tombe entre deux voyelles. M. Horning, § 50, pense bien à \**formicem*, mais alors les formes *bërbi*, *sòrt*, *djènt* (de *vervecem*, *soricem*, *juvenicem*) générales en wallon deviennent des irrégularités. N'est-ce pas plutôt *frümüç* qui est l'exception et les autres mots qui sont la règle? Il me le semble. C'est pourquoi on me permettra de proposer une autre explication. Un grand nombre de patois connaissent pour le mot *fourmi* ou pour une fourmi d'une plus grande espèce le mot *kòpte*, *küpte* (Defrecheux, p. 72), dont l'origine n'est pas encore élucidée. Couvin dit *küpte*, fourmi. Or, à un certain moment où les deux termes auraient été usités parallèlement, ne peut-il y avoir eu influence de l'un sur l'autre? On aurait, par voie d'analogie, appliqué la finale de l'un à l'autre. Voyez sur le *Mélange entre différents mots*, M. Meyer, p. 520. « Franç. devant = de -ante + ab -ante, franç. meugler = mugir + beugler. »

g.

*grèvisè*, intr., faire des efforts pour se tirer d'un endroit difficile. De *grèvis*, f., écrevisse. C'est gratter comme font les écrevisses jetées dans un baquet; elles frétilent et remuent incessamment les pattes. La pêche de ce crustacé a été fort pratiquée anciennement à Couvin. L'image était donc familière aux habitants.

k.

*kèrnæ*, f., entaille profonde faite avec un instrument tranchant. A Mons, on a *kèrnât*, fissure. Ce sont les deux mêmes mots avec un suffixe différent. La première syllabe offre une métathèse, et les mots francisés seraient *crénasse*, *crénade*. On dit en effet *çèrni*, grenier; *çèrzjâ*, grèlon; *çèrnüy*,

grenouille; *bèrlòkè*, balancer. L'étymologie est le lat. *crena*, rainure, entaille, qui a donné le franç. *cran*, *créneau*.

Le suff. du mot montois répond au franç. *-ade* (lat. *-ata*), d'importation étrangère, qu'on retrouve dans *façade*, *palissade*, *salade*, *panade*, etc. Ce suff., introduit dans le franç. et les dialectes par imitation, s'est beaucoup répandu. Voy. Scheler, *accolade*. Quant au suff. de *kèrnatè*, il décèle une importation étrangère. *Aticum* donne à Couvin *âtî* (Wilmotte, 6). *Accam* y donne *às* : *mènàs*, menace; *ròzàs*, rosace; *filàs*, filasse.

Le français possède aussi, à côté de *menace*, *fouace*, *cuirasse*, des formes comme *rondache*, *mordache* (tenaille); *garnache* (manteau); *panache*. Voy. Scheler, s. v. *rondache*.

m.

*mārnyif*, f., soufflet violent. Forme équivalente du franç. *mornifle*, même sens, d'origine encore inconnue.

*marêt*, f., provision de bouche que l'ouvrier emporte dans son bissac pour une absence. Du lat. *merenda*, diner. A Saint-Hubert, on dit *marêdè*, diner, de *merendare*, même sens.

*mûeç*, m., épervier. *Emouchet* est français.

p.

*patci*, m., verger, prairie. *Pasc(ere) -icium*. Cf. pour le suffixe le franç. *pâtis*. Pour *sc* : *ç*, voir supra s. v. *cādiy*.

*pitvòl*, m., papillon. Germ. En vieux flamand *pepel*, *pimpel* (Scheler, s. v. papillon). La transf. de *p* médial en *v* est régulière comme en franç. On dit *tšèvy* (*capitula*), *è fîr tšèvò* (un fort cheval). *skrèpè*, racler (néerl. *schrapen*, v. infra), ne présente pas cette transformation; mais, s'il est de provenance germanique, comme il le paraît, il a pu être introduit dans la langue postérieurement au changement de *p* médial en *v*. *pitvòl*, lui, serait antérieur au phénomène.

*piyôn*, f., bouvreuil. C'est le mot *piyôn*, pivoine. Comme le dit Scheler, s. v. *pivoine*, « le nom de la fleur a été, à cause de la couleur rouge, transporté au bouvreuil. » Certaines régions du Luxembourg appellent le bouvreuil, pour le même motif, *kardinal* (Defrecheux, p. 174).

r.

*rdèdnè*, tr., rassembler les restes d'un plat pour les manger. *Re-ad-simulare*. Le simple *sembler* se dit de même; *èdnè* et *ensemble* se dit *acèn*. Cette

s initiale produisant *ε* se retrouve encore dans *eüflê*, souffler et siffler. L'explication de cette transformation tout à fait insolite embarrasse M. Meyer (p. 364, à propos du v. franç. *chiffler*).

Le phénomène se constate aussi en lorrain : *ëöfyæy*, siffler; *ëüëy*, sécher; *ëö*, *ëöt*, sourd, sourde, que je relève dans la dissertation de M. This, *Die Mundart der französischen Ortschaften des kantons Falkenberg*, § 71. L'explication de M. This (*ex-sufflare*, *ex-sudare*), est confirmée, au moins pour le premier mot, par les formes liégeoises *ëüflê* et montoise *sküflê*, où *sc* initial donne respectivement *ë* et *sk*. Le lorrain, du reste, offre *sc* > *ë*. M. This eût été logique si, au lieu de renoncer à une explication pour *ëö*, sourd, il eût proposé *ex-surdus* (§ 71).

Mais pour *ëöñê* et *äëdn*, cette sorte d'explication n'est pas admissible. Le liégeois a l'*s* simple, et ne peut être invoqué ici. Mais le montois, qui devrait faire *skëñê* et *ëskën*, pour la corroborer, fait, au contraire, *ëñê*, *ëäpê* et *ëëñ*, *ëëän*.

Le même phénomène se représente encore dans quelques autres mots, mais sans soulever de difficultés : *ëie*, *sex* est une assimilation (Meyer, p. 161); *prëe*, participe passé, féminin de *prendre*, et *ëie*, veillée (cf. le franç. (*as*)*sises*) peuvent être regardées comme des assimilations de *hëe*, *sërie*, *tyëmie*, *ëglie* (bise, cerise, chemise, église); *ëür*, suivre, est mis pour *syür*, a.-franz. *siure*, comme *äëir*, asseoir, est un infinitif refait sur des formes présentant la combinaison *sy*, telle que *äëéf*, asseyez-vous. (Voy. M. Horning, § 60.)

*räenê*, intr., remuer en tous sens, bouleverser en furetant. On rencontre en montois deux formes, *räenê* et *rägnê*, dont la première peut faire remonter à l'étymologie. Comme le dit Sigart, *Dictionnaire du wallon de Mons*, s. v. *ranguener*, elle doit être pour *rägnê*, de *rägnê*, fourgon. Le français forme de même *fourgonner*, remuer le feu. *räenê* est une corruption, à prononciation plus facile, car la signification des deux mots, en montois, est absolument la même.

*rëskülê*, m., dernier écloso d'une couvée, *culot*.

s.

*skämyä*, m., petit espace réservé, à chaque étage d'un fenil, aux ouvriers qui élèvent les gerbes à entasser. De *scamnum*, escabeau, marchepied + *illum*. Pour *sc* : *sk*, voir l'article *ëädij*,

*skrëpê*, tr., racler. Le néerl. a *schrapen*, même sens. Sur le maintien du *p*, voir *ptööl*.

*skrötê*, tr., plumer, tromper. Littér. *écrotter*. Cf. le franç. *nettoyer*, qui a une acception analogue.

*sört*, commençant à jaunir (ne se dit que de la noisette). Forme féminine d'un masculin inusité, parallèle au franç. *saure*, jaune brun.

*stī (sī)*, *stī (lā)*, celui-(ci), celui-(là). Pour *s'stī*. Dans certains patois, en effet, on retrouve la protonique. A Saint-Hubert, on dira *st imôtý lā*, cette image-là, mais *rmèt sūst imôtý lā*, remettre cette image-là. A Hannut (Liège), j'ai relevé *sīs la*, celui-là.

*stò (ā)*, contre (prépos.) et d'appui, étayé (adv.). Exemple : *ā stò d' lī*, contre lui ; *i fòrè k' i srè ā stò*, il faudrait qu'il fût appuyé contre quelque chose (de façon à ne pas branler). On a aussi le verbe *āstoké*, étayer. De l'all. *stock*, base, piédestal.

*stò*, m., souche. Le franç. a *estoc*, même sens (sylviculture). Même provenance germanique que le précédent.

PAUL MARCHOT.